

que fois l'accomplissement du devoir pascal, doit profiter de toutes les occasions favorables pour lui représenter, par un mot, qu'il a le malheur de passer les mois et les années dans l'inimitié de Dieu, qu'il scandalise ses enfants pour lesquels il vaudrait mieux ne jamais être né, qu'il attire la colère divine sur ceux qu'il prétend aimer, qu'il est malheureux lui-même, et que la mort subite, dont les exemples sont si fréquents, peut, à tout instant, le précipiter dans les enfers. Mais le principal moyen auquel elle aura recours, si elle a de la foi et de la religion, sera de prier pour lui et de faire prier ses enfants.

Malheureusement bien des femmes chrétiennes s'intéressent trop peu au salut de leur mari. Ce qu'elles craignent le plus c'est de le voir tomber malade et mourir, et perdre ainsi celui qui soutient le train de vie que l'on aime à mener ; mais qu'il vive dans le péché, qu'il marche sûrement vers l'enfer, pourvu qu'elles ne soient pas trop molestées, cela ne leur fait ni chaud ni froid, elles s'en accommodent avec une indifférence qui se concilie difficilement, non pas avec la foi, mais avec l'esprit de foi. Presque tous les hommes sent ainsi, disent-elles, et les voilà consolés. C'est trop vrai, pas tous, mais bon nombre d'hommes sont ainsi ; mais ce point que vous admettez comme excuse, est précisément la source de devoir de charité qui vous incombe. Si vous prétendez vous y soustraire, vous n'avez alors ni foi ni amour, dans le sens vrai du mot. Pourquoi donc ne poursuivez-vous pas le même raisonnement quand il est malade, et ne dites-vous pas : Tous les hommes doivent mourir, mon mari comme les autres. Par conséquent, pas de médecin, pas de remèdes, pas de soins particuliers, qu'il s'arrange et s'en tire comme il pourra.

Ce qui est infiniment plus regrettable, c'est que dans le cas de maladie grave de leur mari, il est des femmes qui oublient le soin de son âme pour s'occuper que du corps bien moins malade que l'âme. Ce fait arrive souvent dans les classes élevées. On se décide à faire venir le prêtre quand le médecin a épuisé en vain toutes les ressources de l'art, et qu'il a déclaré, un peu tard quelquefois, qu'il n'y a plus d'espoir, c'est-à-dire quand le malade qui avait tant besoin de confession, n'est plus en état de le faire. Telle est la manière intelligente dont certaines femmes aiment quelquefois celui qu'elles appellent invariablement "mon cher." La vue du prêtre appelé à n'importe quelle phase de la maladie, n'a jamais tué aucun patient, ni empiré son état ; au contraire, les médecins les plus habiles s'accordent à dire que leurs remèdes opèrent bien plus efficacement quand le moral est tranquille.